

Désintégration

Du même auteur

La Légèreté

Éditions de l'Olivier, 2014

Points n° P4787

Pour la peau

Éditions de l'Olivier, 2016

Points n° P4541

Prix Anaïs-Nin, 2016

Prix Marie Claire du roman féminin, 2016

EMMANUELLE RICHARD

Désintégration

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.1280.6

© Éditions de l'Olivier, 2018.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[...] , je dois varier mon alimentation, je prends un tas d'autres trucs, je pense que les courses sont un moment essentiel d'exercice de la liberté dans une société surpolicée, je redescends, je [...]

Guillaume Dustan, *Nicolas Pages*

« Quel est le pire truc qui te soit jamais arrivé, Jimmy ? » « L'amour inconditionnel. »

Bret Easton Ellis, *Suite(s) impériale(s)*

L'homme ouvrit un œil mais ne me regarda pas, et se mit à nettoyer une tache imaginaire sur le comptoir, méticuleusement, avec la détermination des gens qui ne souhaitent pas travailler pour vous. Il avait le regard concentré sur cette tache qui n'existait pas, alors que je voyais mon reflet à la lisière de sa pupille. J'ai un grand respect pour ce type d'obstination, cette volonté de ne pas céder aux attentes de la situation.

Sophie Maurer, *Les Indécidables*

Le monde

Il avait parlé de m’emmener chez lui, à moins de cinq minutes à pied, juste avant qu’on ne s’allonge dans la paille.

Il avait parlé d’une machine à laver et de son envie de m’asseoir dessus.

Il s’était soudain mis à me regarder comme si j’étais la fille la plus désirable au monde et, durant ces années, le désir de l’autre pouvait suffire à déclencher le mien, ces années-là le désir de l’autre était souvent mon propre désir.

Il s’est mis à supplier (Allez) et intérieurement j’ai instantanément voulu qu’il arrête (Allez, viens), parce que s’il continuait à me regarder de cette façon (S’il te plaît) et à geindre à l’avenant (Allez, quoi) il allait tout faire rater, on ne ferait rien du tout, on allait se séparer ici, or j’en avais envie, de lui et de lui avec moi et de faire circuler le truc que je voyais dans ses yeux jusqu’à moi (Tu n’es pas mon genre mais/et tu me rends dingue), seulement j’ai toujours eu l’aversion la plus profonde pour la soumission et la mendicité dans mon système qui est peut-être inapte ou inefficace et contre-productif mais demeure néanmoins le mien, car c’est ainsi que je me suis construite, ai appris à me protéger des injures et des coups et du reste et de tout, en général, avec l’idée qu’il y a toujours les seigneurs et les maîtres, les dominants et les dominés,

quel que soit le champ des possibles ou d'études qui nous pré-occupe, et que parmi les réflexes de survie les plus élémentaires il y a celui de ne jamais être en demande, de ne jamais rien laisser poindre de ses besoins et manques et inassouissements les plus intimes, les plus à vif, sauf lorsqu'il s'agit de déclarer sa flamme avec superbe et courage, de se battre pour l'être aimé. L'amour est le seul lieu où les questions de dignité ne devraient plus avoir cours, à mon avis, toutefois cette façon de se non-protéger va inmanquablement de pair avec la destruction de soi-même.

On se connaissait depuis trente minutes à peine. J'ai trouvé ça beaucoup trop cru, rapide, brutal, vulgaire. La perspective de la machine à laver était absolument hors de question, s'ajoutait à ça que coucher avec un inconnu, oui, en revanche suivre un inconnu dans une maison inconnue au milieu des champs inconnus en pleine nuit et sans prévenir personne ne me paraissait pas la meilleure idée qui soit alors on est restés là, près des stalles, à discuter de tout et de rien en regardant la fête, celle de mon anniversaire de dix-huit ans auquel je ne participais pas et ses lumières mouvantes à vingt mètres devant nous.

C'était le début de l'automne. J'étais sortie en débardeur. J'avais froid, je me suis serrée dans mes bras. Il m'a allumé ma cigarette. Il avait un beau sourire. Il était dehors à cette heure en pleine nuit pour soigner les bêtes, deux petits chevaux malades qui nécessitaient des soins fréquents et réguliers. Je l'avais vu s'y adonner dans l'ombre avec une très grande attention, usant pour cela de gestes précis, délicats. C'est là que je l'avais trouvé et qu'il m'avait parlé, devant les box. Parce que je traînais dans la nuit pour échapper à la fête – la mienne, partagée à trois. Nos trois anniversaires en un. Claire, Juliette, moi. Leurs amis et pas les miens. De toute manière moi je n'en ai pas.

Il avait décidé de me faire monter sur l'un des petits chevaux dont je ne sais pas s'ils sont de très grands poneys ou simplement des équidés classiques miniatures, et j'avais fait du petit cheval comme ça, à cru, dans la nuit perforée par la lune, moi qui ai toujours rêvé de plages et de chevaux sauvages et de galops emballés, j'avais trotté heureuse et ravie sur un cheval nain dont je ne distinguais pas la couleur de la robe. C'était le meilleur cadeau que l'on puisse me faire.

Il m'a raconté sa carrière avortée d'acteur à Hollywood dont je n'arrivais pas vraiment à croire le moindre mot, la publicité Levi's pour laquelle il avait servi de modèle, son travail au Texas de rancher au lasso, et d'autres choses qui n'étaient pas suffisamment intéressantes ou vraisemblables pour que je reste concentrée ou étonnée plus longuement que le temps de me poser la question de leur véracité, qui me souciait peu.

On avait fait le tour du terrain en discutant. On était passés devant le manège au sol sableux et la carrière balisée d'obstacles de hauteurs différentes. On est entrés dans un autre bâtiment bas dans lequel il faisait si noir que je m'en suis remise à lui pour continuer à avancer mais je n'avais pas peur, non, j'étais plutôt curieuse et contente d'avoir enfin trouvé le moyen d'échapper à l'enfer de la fête au moins pour un moment. En ressortant de là, il s'est arrêté et m'a regardée avec cette douceur très particulière sous ses longs cils épais, douceur dont il était sûrement conscient, conscience qui lui faisait perdre proportionnellement en grâce, il s'est mis à me regarder avec cette douceur folle et toute cette envie, on aurait dit qu'il allait sortir de sa peau, je pouvais observer ses pupilles agrandies dilatées par la nuit ou moi-même ou les deux, et j'ai commencé à être contaminée par cette envie même si j'avais déjà compris qu'il était assez toc. Il m'a dit que la plupart des

filles auraient profité du noir pour essayer quelque chose (mais quoi ?), que le fait que je n'aie rien essayé au moment où j'aurais pu dans le noir lui avait plu (mais enfin, de quoi il parlait ?), que c'était cela précisément qui lui avait plu. En réalité, je ne savais pas encore à l'instant qu'il évoquait si j'avais déjà envie de lui, je pensais uniquement à avancer un pas après l'autre, mais j'avais bien aimé c'est vrai le silence et le risque, le seul bruit de nos vêtements tandis que nous marchions, la possibilité qu'il se passe quelque chose dont on ne savait pas vraiment encore où ni quand cela allait se produire tout en l'étant hautement, probable, et au milieu de ça, nos souffles retenus. C'est alors qu'il a pris ma tête entre ses mains très grandes qui n'avaient rien à voir avec celles que j'aurais pu attendre d'un gardien de vaches, d'un Texas ranger ou d'un palefrenier puisque je n'avais pas tout assimilé des multiples péripéties de sa vie, or les siennes étaient d'une finesse qui avait plutôt à voir avec celles d'un pianiste, ou d'un brodeur, ou d'un horloger. C'est alors qu'il m'a embrassée, juste avant d'évoquer la machine à laver.

Ensuite il a redit qu'il en avait tellement envie. C'est là qu'il a fait passer le message dans ses yeux.

Comme il était très doux et très beau de ce genre de beauté plastique parfaite et plus vieux et que je n'avais aucun mal à dissocier le sexe du reste et que je tenais absolument à m'entraîner en la matière, après qu'il a fait un aller-retour chez lui pour aller chercher de quoi nous protéger, on a fini par entrer dans l'un des box ou stalles.

Assez vite son chapeau de cow-boy est tombé. Il avait le cheveu fin et rare en dépit de son âge. J'ai pris conscience de l'odeur de son crâne – qui s'est immédiatement corrélée à la disparition

parfaite de mon envie appliquée à son sujet – et, aussitôt après, de la réalité de sa peau, beaucoup trop molle et pâle, du grotesque de ses mouvements sur moi, en moi, de l'inaboutissement des ellipses de son bassin, ni furieuses ni délicates ni même, attentionnées. Simplement : molles. Sa peau était beaucoup trop blanche et crue mais non de cette blancheur de porcelaine attractive, fascinante et tirant parfois sur le bleu ou bleu-vert qui peut procéder d'une certaine privation de lumière, d'une carence quelconque, d'une maladie rare, de certains usages récréatifs de certains produits ; c'était une blancheur qui allait de pair avec une mollesse que je n'avais pas soupçonnée avant que l'on se touche. Il est resté concentré malgré la chute tandis que je n'avais plus aucun intérêt pour la chose, répétitive, mécanique, sans étincelles ni flammèches, qui ne me causait rien, ni douleur, ni plaisir, juste un ennui profond ainsi qu'une déception légère réitérée au sujet du Mystère enfin Réalisé que j'avais attendu de percer pendant tant d'années avec une impatience tellement haute, incandescente, qu'il en était inévitablement devenu trop chargé d'attente.

Je n'avais jamais eu le sentiment de vivre une vraie vie. C'était un fixatif auquel je n'avais pas accès. Je multipliais pourtant les tentatives pour sortir de moi-même en prenant des risques et en allant au-devant, des choses, des gens, en allant les chercher, puisque j'avais compris qu'ils ne viendraient pas à moi, que rien ni personne ne viendrait me chercher, ni ici ni ailleurs, contrairement à ce que j'avais si longtemps espéré, il me faudrait aller à eux, aller de l'avant et au-devant pour les prendre et les rencontrer – choses et gens.

Avoir le sentiment de vivre une vraie vie était un fixatif qui m'était inconnu mais auquel j'aspirais cependant de toutes

mes forces. Je pensais inexplicablement que ce sentiment me deviendrait un horizon possible une fois que j'aurais eu accès au sexe, qui semblait être l'état le plus transcendant d'abandon de soi, de fusion à l'autre, le seul éventuellement capable de vous conférer une sensation d'isolement moindre et de partage – sa réalisation, avec des partenaires – mais, pour l'instant, les résultats en la matière ne s'étaient pas révélés franchement concluants. Il y avait cette phrase d'un livre qui parlait du désir comme d'une claustrophobie à l'intérieur de sa propre peau, d'un trop-plein d'énergie. Le contraire d'un manque. Il y avait cette femme dans un autre livre qui parlait de l'insondabilité de ses propres désirs au sens large qui l'effrayait et du projet qu'elle avait formé consécutif à cette peur de saupoudrer ceux-ci de poudre de lycopode afin d'en connaître la taille.

J'ai entendu des voix crier. Dehors, il y avait donc des lumières et une salle de fête, autour la campagne, des pâtures, la nuit. Sous mon dos la paille.

Je préférerais être ici, par terre, du côté de la crasse c'est-à-dire de la vie, dans cette stalle avec ce garçon, que là-bas, à l'intérieur de l'annexe aux écuries éclairée, au milieu de la fête, morte. Cette fête beaucoup trop propre avec nourriture de traiteur et ineptie de pièce montée quand pour ma part j'avais rêvé de bières et de paquets de chips à partager, de salades de pâtes et de riz collectives, aussi bien à propos de leur réalisation que de la consommation afférente. Cette fête avait été l'idée de mes parents et ils nous en avaient dépossédés. Eux. Les riches – leurs parents – pour en faire un succédané de rallye dégueulasse.

C'était la deuxième fois que je le faisais – ou plutôt « laissais faire », car, à vrai dire, il est tellement difficile pour une fille de se mettre à « participer » sans se regarder agir, de se fiche de la

honte inoculée très tôt par toutes les parties environnantes (École, Parents, Patrie, Culture, Corps collectif des pairs) concernant l'usage que l'on doit faire de son propre corps, de parvenir à un état de détachement suffisant pour réussir à se moquer de ce que le garçon ira penser ensuite – interpréter, déformer, colporter sur son compte (chienne, salope, pute, chaudière, chaudasse ; ou le florilège des contraires, pétasse frigide, sainte nitouche, catho coincée, puisque de toute façon ça ne va jamais, rien ne va jamais en ce domaine ni dans un sens ni dans l'autre) et de ce que les autres pourront en conséquence dire à son sujet (réputation, honneur, perte en flèche de la valeur foncière attachée à la corporéité, etc., puisque l'intimité n'existe pas, et encore moins à ces âges terrifiants des collèges et lycées) –, la deuxième fois donc que je le faisais, après le skinhead aux queues de rat du camping en Espagne, il y avait environ un mois de cela, et c'était toujours aussi peu satisfaisant, et je mourais toujours autant d'ennui en dépit du Très Grand Espoir que j'avais furtivement formé qu'avec celui-ci et ses presque dix ans de plus et sa beauté toc il saurait au moins un peu s'y prendre. M'apprendre.

J'ai entendu les voix une nouvelle fois, lointaines parmi les rumeurs de la fête. Qu'est-ce qu'ils criaient à la fin ? Il m'a semblé qu'elles s'étaient colorées d'angoisse. Je me suis demandé ce qui se passait. J'ai cru reconnaître celles de Claire et de Paul, puis Juliette et Thomas, Bastien également, peut-être, Bastien dont le jeu préféré à mon encontre était de procéder à de petites humiliations verbales récurrentes proférées sur un ton si plat et bénin qu'il m'était toujours impossible de rétorquer, de me défendre, car je ne parvenais jamais à me trouver en possession de preuves, il s'arrangeait toujours perversément pour se retrancher derrière la posture innocente de l'humour de potes avant de se comporter

à nouveau de manière douceuse, faussement empathique, apparemment bienveillante.

J'ai été traversée par un sentiment étrange, trouble. Je pensais n'avoir à leurs côtés qu'une existence d'ectoplasme. Invisible. Aucun avec qui je me sois jamais sentie réellement proche. À part Lucas, le garçon du bas de la ville, avec ses cheveux trop longs dans le cou et son regard aigle. On se flairait de loin comme des animaux. On ne se parlait jamais vraiment. Mais il était avec Juliette.

Je n'ai pas cru qu'ils pouvaient me chercher pour de bon, faire autre chose que singer l'inquiétude, reproduire l'idée qu'ils se faisaient de cet état émotionnel – et pourtant, n'était-ce pas mon nom que je venais d'entendre ? On n'était pas amis. On ne l'avait jamais été. À l'exception de Paul, même si c'était une amitié distante – j'aimais Paul, le meilleur d'entre nous –, et Claire. Le trio que nous formions toutes les trois avec Juliette était en réalité un duo dont j'étais l'excroissance douteuse, néanmoins j'avais toujours eu l'impression que Claire m'appréciait sincèrement. Dans le meilleur des cas, il s'agissait d'une action collective pour le plaisir de la mener ensemble, une digression légère au vacarme monotone de la fête qui devait sûrement commencer à s'enliser à cette heure – deux heures du matin ? Trois ? –, ma disparition (si tant est que leur agitation avait à voir avec celle-ci), leurs recherches, tout ça n'avait pas de sens véritable et surtout pas grand-chose à voir avec moi. C'était l'anniversaire de mes dix-huit ans et je ne participais pas. C'était la deuxième fois que je couchais et ça avait lieu sous une lune grosse.

Moins de deux minutes plus tard c'était expédié et j'étais déjà morte d'envie de me tenir debout.

Je me suis dégagée prestement, j'ai remonté mon jean, réajusté mon débardeur et j'ai laissé le garçon là sans m'attarder à dire au revoir.

Dehors, c'était toujours la nuit de début d'automne et j'étais toujours aussi peu expérimentée, brûlante de tout ce que je crevais de vivre et terrifiée à l'idée de ne pas y parvenir, nonchalante et raide comme un soldat aux nerfs bandés, combustion interne prête à en découdre, sous la lune incroyablement phosphorescente et belle.

J'ai allumé une cigarette. Puis j'ai avancé sans me retourner, sans un regard derrière moi pour le garçon au chapeau de cow-boy et ses petits chevaux dûment pansés, et je me suis dirigée vers la fête, les clameurs.

Je ne sais plus quand l'été a cessé d'être immense. Je ne sais plus quand tout a commencé à foutre le camp. Je ne sais plus quand le projecteur s'est allumé puis éteint. Je ne sais plus quand sont apparues les deux lignes horizontales sur mon ventre qui préfigurent celui des vieilles femmes et leur glissée progressive vers le champ de la transparence. Je ne sais plus quand la voix de mon éditeur, qui avait si joliment fait tintinnabuler ces mots aussi précieux que des grelots laqués d'or pur à mes oreilles lorsqu'il était venu à moi pour me dire combien mon deuxième livre *était parfait* – et la question du prix à payer pour un livre prétendument parfait est ces derniers temps devenue une des questions lancinantes qui tire sur ma peau, le matin, au réveil – s'est muée d'un timbre chaud et ultra-robotatif en un chant des sirènes strident, ni quand j'ai mis en place toutes ces stratégies compliquées pour éviter ne serait-ce que de le croiser ou d'avoir à lui dire bonjour. Je ne sais plus quand l'idée que j'avais une quelconque valeur, au moins dans un domaine très circonscrit, s'est mise non plus à me conforter et me propulser en avant mais à me terrifier. Je ne sais plus quand les raisons pour lesquelles je fais ce que je fais ont commencé à me paraître obscures, liquides, alternativement fuyantes et effrayantes. Je ne sais plus quand j'ai cessé de mettre toute ma colère ainsi que ma rage et ma frustration

Ce livre a été composé en écoutant les artistes suivants :

13 Block, 1995, Ärsenik, Booba, Clara Luciani, Columbine, Damso, Despo Rutti, Disiz, Fishbach, Fonky Family, Freeze Corleone, Gaël Faye, Hamza, Ideal J, Kaaris, Kekra, Kery James, La Confrérie, L'Entourage, Lorenzo, Lunatic, Mafia K'1 Fry, Médine, Moha La Squale, Nekfeu, Niska, Oboy, Orelsan, Panama Bende, PNL, Salif, S-Crew, Sefyu, Seth Gueko, Sopico, Suprême NTM, Tandem, Vald, Youssoupha.

Les parties « La haine » et « Horizon » sont nourries de références au groupe PNL.

La citation p. 200 provient d'un poème inédit de Julia Kerninon que je remercie.

Je remercie également Antoine pour le don d'ordinateur, Philippe Jaenada pour ses conseils avisés en tous domaines, David Lopez.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2018. N° 1277 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE